

Petite leçon d'émancipation intellectuelle

Pierre Bergounioux, *Carnet de notes — 2001-2010*, Verdier, 2012, 1280 p.

Annie Ernaux, *Écrire la vie*, Gallimard, 2011, 1084 p.

Julien Lefort-Favreau

Volume 54, numéro 1 (297), automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67949ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefort-Favreau, J. (2012). Compte rendu de [Petite leçon d'émancipation intellectuelle / Pierre Bergounioux, *Carnet de notes — 2001-2010*, Verdier, 2012, 1280 p. / Annie Ernaux, *Écrire la vie*, Gallimard, 2011, 1084 p.] *Liberté*, 54(1), 30–31.

Petite leçon d'émancipation intellectuelle

Il faut écrire pour ses contemporains, nous disait le vieux Sartre. Mais que faire quand les contemporains sont des *stronzi*? Pierre Bergounioux, tout comme Annie Ernaux, explore l'intime pour révéler le social.

JULIEN LEFORT-FAVREAU

AU MOMENT d'écrire ces lignes, la grève étudiante en est à son quatrième mois et son issue reste encore incertaine tant le gouvernement est têtue et fait la sourde oreille aux revendications (pourtant fort raisonnables) des étudiants. Non seulement l'accessibilité à l'éducation est-elle remise en cause dans ce conflit, mais aussi, plus largement, la place du savoir dans la société, *a fortiori* celle des humanités, savoir improductif parmi tous. Sans sombrer dans la paranoïa, il semble évident que les réformes défavorisent les enseignements qui ont comme intention de mettre en doute le pouvoir et les partages établis, en d'autres mots, ceux qui ont une visée critique. Ces savoirs improductifs ont en effet une double vocation : d'une part, acquisition des outils pour une connaissance objective du monde, d'autre part, objectivation du « soi » et des déterminismes sociaux qui l'infléchissent. Il est clair que ce n'est pas la « première priorité » de la ministre Courchesne que de financer (avec nos taxes !) de telles activités subversives.

La journée de l'élection de monsieur Nicolas Sarkozy, le 6 mai 2007, Pierre Bergounioux note dans son carnet : « Nous sommes devenus à notre tour un *popolo di stronzi*, comme Fellini le disait, voilà quinze ans, de ses compatriotes italiens. Mais je m'en étais déjà rendu compte. » Cette vérification quotidienne de la bêtise de ses contemporains n'est en rien une détestation réactionnaire du présent, attitude, convenons-en, qui manque quelque peu de perspective politique. Encore faut-il savoir lire entre les lignes : ce peuple de connards dont parle Bergounioux, c'est surtout un peuple sans utopies. Sans possibilité de dépassement de soi, sans volonté commune, nous

perdons les moyens de déjouer les identités reçues à la naissance, nous sommes prisonniers de nous-mêmes. Ce constat, il le fait sans complaisance, mais surtout en toute bonne foi, car contrairement à plusieurs autres écrivains de sa génération, lui n'a *pas* retourné sa veste. Mais cette loyauté à l'égard de ses idéaux de jeunesse exige un regard lucide sur le présent et interdit toute nostalgie. Par ailleurs, quiconque a déjà mis son nez dans un livre de Pierre Bergounioux sait qu'il est généralement plutôt préoccupé par le passé, obsédé par l'élucidation des commencements, toute son œuvre étant tendue vers les origines, teintée par la mélancolie de celui qui cherche ce qui a été perdu sans arriver pleinement à identifier l'objet de la perte. Cette mélancolie concerne avant tout les origines familiales, mais n'est pas pour autant dénuée de portée politique.

La disparition des grandes utopies collectivistes des années soixante et soixante-dix, elle, est facilement identifiable. Ce manque de perspective, Bergounioux en fait l'expérience quotidiennement en dispensant l'enseignement des lettres dans le collège d'une banlieue défavorisée. Il substitue à des théories spéculatives sur la politique une observation empirique de l'inégalité des chances, basée sur une expérience souffrante du réel. C'est bien ce qui est mis en jeu ici : une mise à l'épreuve des idées politiques. Alors qu'il fait des exercices avec un petit groupe d'élèves après les heures de cours, il remarque à quel point son énergie vient plus facilement à bout de leur force d'inertie, plus grande chez les élèves des milieux défavorisés : « C'est purement et simplement une question de moyens, d'argent. On pourrait, en divisant l'effectif en autant de parties qu'il est requis pour atteindre et changer ceux qui le composent, remédier un peu à l'injustice profonde du monde social. Mais tel n'a jamais été le dessein des gouvernants. On parviendrait à l'égalité. Ce serait la fin de tout. » Si son travail d'écrivain lui fait fréquenter les morts, le force à revenir incessamment sur le passé, le métier d'enseignant, lui, le place inévitablement avec les vivants – d'un côté, une investigation intérieure, de l'autre, une enquête de terrain, transformant momentanément l'écrivain en sociologue. Confronté au présent par l'expérience

de l'enseignement, Bergounioux use de ses carnets comme d'un espace critique. Il ne suffit pas de râler contre le présent, il faut aussi l'analyser pour le comprendre, puis rendre compte de ses observations par l'écriture. *Écrire en situation* – Bergounioux semble se souvenir de l'injonction du vieux Jean-Paul Sartre : quoi qu'il advienne, l'écrivain n'échappe pas à sa condition sociohistorique. Même si le passage des siècles peut lui donner tort, il doit tout de même essayer d'avoir raison dans ses livres.

Mon allusion à la sociologie n'est pas innocente, car Bergounioux est très épris des théories de Pierre Bourdieu sur les mécanismes de reproduction des classes sociales, influence tout à fait perceptible dans ses méditations sur le dysfonctionnement de l'école républicaine. Si la littérature française regorge d'écrivains-journalistes (souvent mauvais), d'écrivains-reporters (parfois très bons), l'écrivain-sociologue est une espèce plus

PIERRE BERGOUNIOUX
Carnet de notes

— 2001-2010

Verdier, 2012, 1280 p.

ANNIE ERNAUX

Écrire la vie, Gallimard,

2011, 1084 p.

rare. Ma récente relecture de l'œuvre d'Annie Ernaux (maintenant offerte dans la collection «Quarto», la Pléiade du pauvre) force ici la comparaison. En effet, l'entreprise autobiographique d'Ernaux présente des similitudes avec les carnets de Bergounioux. Dans un très beau texte consacré à Bourdieu à l'occasion de son décès intitulé «Le chagrin», elle écrit : «En analysant les conditions de production des œuvres littéraires et artistiques, les champs de lutte dans lesquelles elles surgissent, Bourdieu ne détruit pas l'art, ne le réduit pas, il le désacralise simplement, il en fait ce qui est beaucoup mieux qu'une religion, une activité humaine complexe. Et les textes de Bourdieu ont été pour moi un encouragement à persévérer dans mon entreprise d'écriture, à dire, entre autres, ce qu'il nommait le refoulé social.» Chez Ernaux, comme chez Bergounioux, l'écriture participe à un projet de dévoilement. Pour les deux, la littérature peut (et doit) contribuer à formuler les violences réelles et symboliques subies par les classes opprimées, ce qui ne veut pas dire qu'elle est soumise à l'idéologie – bien au contraire. Elle n'est soumise qu'à une seule exigence, tout à fait pascalienne : détruire les apparences, les illusions. Si ce n'est pas de la résistance, ça...

Pour revenir à Bergounioux, il faut toutefois préciser que ses réflexions sur le monde social ne constituent pas l'entièreté du contenu de ses carnets. Beaucoup plus hétéroclites (recensant tâches manuelles, soucis familiaux, tracas physiques, avancement de l'écriture), ils sont surtout le lieu d'une consignation du quotidien, de ce qui, par petites touches, bâtit une vie d'homme. Il ne faudrait toutefois pas y lire une contradiction entre une littérature de l'intime et une littérature «sociale». Ici, l'entreprise autobiographique est certes impudique, mais elle cherche surtout à identifier les conditions sociales qui président à la construction d'une subjectivité. La transparence est une vertu politique : dire le vrai sur soi, soumettre sa vie à l'évaluation des autres, en mesurer la probité pour pouvoir dire vrai sur le monde – Rousseau ne disait pas autre chose. Bergounioux n'oublie pas d'où il vient : dans sa Corrèze natale, il n'y avait pas de culture lettrée, pas de retour réflexif sur soi. L'émancipation, et ce n'est pas étranger à ce qu'il peut dire de l'école, passe par une connaissance de soi, par une actualisation des moyens par lesquels on peut échapper à sa classe sociale, à son milieu d'origine. Ces questions travaillent également l'œuvre d'Annie Ernaux. Chacun de ses livres s'ancre dans des événements intimes (son avortement, la mort de ses

parents), mais trouve toute son amplitude dans les rapports de classes qu'il met en jeu. Tributaire de son histoire familiale, elle se fait aussi la narratrice de sa classe sociale d'origine. Pourtant, il ne suffit pas de raconter la vie des humbles pour leur rendre justice. Ernaux ne l'oublie jamais : du moment qu'elle a su manier les mots, du moment qu'elle est devenue enseignante, elle a rejoint la classe dominante et trahi son milieu d'origine.

Les carnets intimes de Bergounioux recèlent une indéniable portée politique et c'est une petite leçon d'émancipation intellectuelle qu'ils nous offrent au fil de ces mille trois cents pages bien tassées. Nul récit héroïque d'engagement ici : on le comprend, la délivrance est sans cesse mise en sursis, d'où la frustration constante de l'enseignant. Cette prise en notes maniaque du quotidien constitue un mince salut, parvenant au moins à sauver de l'oubli l'expérience sensible du présent, à contrer la brutalité du temps qui passe. Finalement, ces carnets nous font aussi réfléchir, de façon oblique, au rôle de l'intellectuel dans la cité. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler, alors que les Québécois et les Canadiens semblent eux aussi en voie de devenir un *popolo di stronzi*, que l'intellectuel est celui qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, et dont la légitimité réside dans sa seule subjectivité, dans son *ethos*, comme disaient les Anciens. Dans notre petit monde de spécialistes, cette volonté généraliste apparaît comme un scandale. En ces temps agités, il y a lieu de se demander ce que la littérature a encore à nous dire sur le monde. Comment peut-elle nous aider à comprendre cette guerre idéologique qui fait rage ? Quels savoirs convoque-t-elle pour nous aider à décoder ce bourbier politique dans lequel nous patageons ? Quelle est la place de l'écrivain dans cette équation ? En quoi sa parole, parfois bâtarde, parfois narcissique, peut-elle encore occuper une petite niche sur la place publique ? Le cas de Bergounioux semble ambivalent. Il jouit certes d'une bonne réputation, d'une certaine postérité académique, mais qui le lit vraiment ? De surcroît, qui le lit *au Québec* ? Si les réponses à ces questions sont possiblement déprimantes, il importe de les déjouer et plutôt d'affirmer, contre

Jean Charest et Michelle Courchesne, contre André Pratte et Lysiane Gagnon, que les mots sont encore des outils de résistance. Pour les batailles encore à mener, nous ne pourrions faire l'économie d'aucune arme, quand bien même elles seraient fourbies par un vieil écrivain taciturne qui détaille les réparations à faire sur sa voiture. **L**

Ces carnets nous font aussi réfléchir, de façon oblique, au rôle de l'intellectuel dans la cité. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler, alors que les Québécois et les Canadiens semblent eux aussi en voie de devenir un *popolo di stronzi*, que l'intellectuel est celui qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, et dont la légitimité réside dans sa seule subjectivité, dans son *ethos*, comme disaient les Anciens.